



Sandrine Liochon

Quiproquos

Pièce de théâtre



Sandrine Liochon

Quiproquos

Pièce de théâtre

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4868-2

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011



L'essentiel de la troupe de Quiproquos
prise par Igor Weislinger

De gauche à droite : Alexis Pitallier, Sandrine
Liochon, Samuel Necaïlle,
Sabrina Maille, François Dali, Sabrina Touati.
Adaptation au théâtre et mise en scène de Sandrine
Liochon et Samuel Necaïlle

Remerciements aux autres membres de la troupe : Christophe Michel, Jean-Jacques Leperlier, Mongi Messaoudi, Christian Ragot, Liliane Laureotte, Isabelle Groen, Cédric Fundi et Delia Centonze sans qui cette pièce n'aurait pu être jouée

Sommaire

Avant-propos	11
Conduite de la pièce	13
La voleuse.....	15
Ce qui se passait dans sa tête.....	33
Problème de communication.....	51
Le fantôme de la vérité.....	67
Mieux vaut tard que jamais	79
La petite fille et l'inconnu	83
Sortez vos mouchoirs !.....	95
Les pommes.....	103
Le ciel bleu	117
Quelle cloche !.....	125
L'artiste à l'œuvre	133

Avant-propos

Ces quelques sketches présentés à votre attention ont déjà été joués au théâtre et au café-concert. Nous avons souhaité fixer ici leur texte, car nous jouions autour d'un canevas, de sorte à ce que vous puissiez découvrir et redécouvrir ce que vous avez vu sur scène ou avoir envie de voir le spectacle après lecture de ces petits malentendus comiques.

Autour du thème du quiproquo, nous désirons remettre en question les rapports humains, les observer sous l'angle d'inconnus qui se rencontrent, se découvrent ou se redécouvrent et doivent dépasser leurs à priori pour comprendre l'autre et trouver le bonheur.

Faire rire lecteurs et spectateurs, les tenir en haleine avec de l'amour, du suspense, un fantôme, une folle ou deux... Leur suggérer quelques trucs à tenter ou pas de mettre en application dans sa vie :

- Evitez de tomber amoureux pendant votre travail
- Méfiez vous des perfectionnistes
- Surtout n'attendez pas trop longtemps

- Apprenez à faire tomber les hommes à la renverse
- A vous déclarer à la femme de votre vie
- Et venez voir cette pièce pour rire tout votre saoul...

Conduite de la pièce

- La voleuse : affrontement entre un policier et une kleptomane
- Ce qui se passait dans sa tête : un psychologue et une de ses patientes
- Problème de communication : un homme, une femme, un journal les réunit
- Le fantôme de la vérité : une femme, le fantôme de son premier mari, le second mari
- Mieux vaut tard que jamais : un homme dans la force de l'âge, une femme plus tout jeune, une relation pas vraiment récente non plus
- La petite fille et l'inconnu : quelles découvertes réservent l'enfance à une petite fille qui essaie de comprendre le monde des adultes ?
- Sortez vos mouchoirs : Qui manipule qui ? Est-ce l'homme qui emploie un stratagème pour séduire la femme ou bien le contraire ?
- Les pommes : Deux excentriques qui tentent de se comprendre, deux solitaires... qui ne vont plus l'être ?

– Le ciel bleu : Quels moyens nos deux personnages mettent-ils en œuvre pour que leurs vies soient conformes à leurs aspirations ?

– Quelle cloche ! : Jusqu'où la bêtise peut-elle aller ? Celle des autres peut-elle déteindre sur nous ?

– L'artiste à l'œuvre : Comment s'élabore le travail d'un artiste ? Qui peut être considéré comme un artiste ?

La voleuse

Scène 1

En toile de fond, une boutique de vêtements. Un homme en complet gris entre sur scène tirant par le bras une jeune fille qui tient à la main quelques vêtements encore étiquetés et munis de leurs cintres. L'homme sort de la poche de son veston une paire de menottes, en passe l'un des bracelets au poignet de la jeune fille et fixe l'autre à son propre poignet.

Le policier : Flagrant délit ! J'ai tout vu, vous allez rendre immédiatement ces vêtements aux commerçants. Cela fait longtemps que toutes les boutiques du quartier ont porté plainte contre vous. Vous êtes peut être habile mais, ce coup ci, vous ne pourrez pas vous enfuir en courant comme la dernière fois. Vous ne m'échapperez pas ! Le car de police va venir nous prendre d'un instant à l'autre.

La jeune fille : Ne me serrez pas le bras aussi fort, vous me faites mal.

Le policier : C'est aux autres que vous faites du mal en leur volant leur marchandise. Vous les empêchez de gagner leur vie.

La jeune fille : J'en suis bien désolée mais ce n'est pas ma faute, je suis kleptomane.

Le policier : Kleptomane, voleur, chapardeur, tout cela, c'est de la mauvaise graine dans un même sac !

La jeune fille : C'est une maladie, je n'y peux rien ! Et, quelque part, vous êtes aussi malade que moi. Je ne peux pas m'empêcher de voler et vous, vous ne pouvez pas vous empêcher d'arrêter les gens.

Le policier : Tenteriez-vous par hasard de me culpabiliser ? Je ne suis pas quelqu'un d'extraordinaire, j'en ai conscience mais, au moins, je suis honnête. Je tire toute ma fierté de cette probité dans un monde où la conception de la droiture a pris des courbes déviantes.

La jeune fille : Très drôle ! Vous vous croyez amusant, peut être ? En réalité, vous êtes pathétique et vous camouflez votre médiocrité sous un uniforme...

Le policier (l'interrompant) : Quel uniforme ? Je suis en civil pour vous arrêter.

La jeune fille : Vous trouvez ? Avec votre paire de menottes et votre revolver sans parler de la plaque de policier que vous avez sûrement dans une poche de votre veste, je trouve que votre neutralité est sérieusement compromise.

Le policier : Je ne prétends pas être neutre. Tout le monde est amené à prendre parti d'une manière ou d'une autre. Etant de la police, je ne peux avoir un avis neutre sur une voleuse.

La jeune fille : Une voleuse ! Tout de suite des grands mots ! Faire partie de la police vous donne le sentiment d'appartenir à un groupe. Mais, en réalité, vous êtes seul ! Chacun est seul, moi dans mes vols à l'étalage, vous dans l'accomplissement de votre devoir. Cette paire de menottes qui nous lie un temps n'est qu'un lien illusoire, contraint et mensonger. C'est comme le mariage, tenez !

Le policier : Vous avez été mariée ?

La jeune fille : Hélas oui ! A un braqueur de banque qui s'est fait tuer par un des vôtres. (Elle pointe un doigt accusateur sur la poitrine du policier)

Le policier : Il n'avait qu'à pas braquer des banques. Il pouvait gagner sa vie honnêtement.

La jeune fille : Non, il était manchot. Allez donc trouver du travail dans ces conditions ! Vous connaissez beaucoup de policiers manchots, vous ?

Le policier : Remarquez, avec la technologie actuelle, on pourrait les doter d'armes au niveau du coude, vous connaissez Cobra ?

La jeune fille : Quel exemple violent ! J'ai toujours pensé que les policiers étaient des brutes, que c'était un métier de sadiques qui ne pensaient qu'à taper sur d'honnêtes citoyens.

Le policier : Pour ce qui est d'honnête, vous la posez là. Je puis vous assurer que je n'ai jamais frappé personne, dans l'exercice de mon travail ou non. Et, pourtant, vous êtes si agaçante que la main me démange. Mais ce serait contraire à mes principes de faire du mal à une femme.

La jeune fille (d'un ton railleur et d'un air sceptique) : Non, sans blague ! Un gentleman ! Mais savez vous que vous êtes une espèce en voie de disparition ?

Le policier : Si cela est, c'est uniquement parce qu'il existe des femmes comme vous dont le manque de manières n'incite pas leurs interlocuteurs à la politesse.

Elle prend un air faussement penaud et tente de se justifier.

La jeune fille : Je suis orpheline, je n'ai pas eu d'éducation, je ne suis qu'un pauvre petit chaton américain perdu à Paris, abandonné dans un monde cruel et sans pitié sans même un bol de lait pour subsister. (Elle pousse un petit miaou)

Le policier (feignant de jouer du violon) : J'ai bien l'impression que vous essayez de m'apitoyer maintenant. Vous auriez du être actrice. Vous auriez pu voler la vedette aux autres. Cela aurait peut être satisfait votre penchant au vol.

La jeune fille : Pourquoi pas !

Le policier : Pourquoi ce car de police n'arrive-t-il pas ? (Il sort son talkie-walkie et parle dedans) Allo,

ici l'inspecteur Moulinvert. Je suis rue Croisée et j'ai demandé un car de police il y a un quart d'heure. Pourquoi n'est-il pas encore arrivé ? (Il écoute une réponse inaudible pour les spectateurs) Hein ?!! Quoi ?!! Comment cela, en grève ?!! La police en grève ! On aura tout vu ! (Il range son talkie walkie)

La jeune fille (riant) : Comment ?!! Ce commissariat, qui est votre lieu de travail, est en grève et vous n'étiez même pas au courant ?!! Que faisiez-vous ces derniers jours ? Vous dormiez ? Vous rêviez à la femme idéale ?

Le policier : Notre métier est trop ancré dans la réalité pour laisser beaucoup de place aux rêves. Ces trois derniers jours, je sillonnais le quartier inspectant chaque magasin dans l'espoir de vous prendre en flagrant délit. Je craignais les moqueries de mes collègues si je devais leur avouer que je n'arrivais pas à coincer une banale voleuse à la tire. N'ayant pas de contact avec les autres, j'ignore bien évidemment pourquoi ils sont en grève. (Un silence). Puisque c'est comme cela, nous allons aller au poste de police à pied. Après tout, ce n'est qu'à vingt minutes de marche. En avant ! (Il tire la jeune fille)

La jeune fille : Vous, vous ne vous découragez pas ! Quelle énergie !

Le policier : J'ai d'autres chats à fouetter que de m'occuper de vous ! C'est mon anniversaire demain, soyez gentille de me faciliter la tâche et avancez. Vous avez de solides jambes pour vous enfuir alors vous allez les utiliser pour marcher droit !

La jeune fille hausse les épaules avec résignation et dit : Bon, bon, j’imagine qu’il le faut bien.

Ils sortent de scène l’un tirant l’autre.

Scène 2

Décor de fond de la façade extérieure d’un poste de police. Devant des barrières et sur la porte des inscriptions “En grève”, “Plus d’argent pour la police”, “Policier, pas mendiant”, “La police, ce n’est pas l’hospice”, “Trop de violence, pas de tolérance”...

Le policier entre sur scène, tirant toujours la jeune fille.

La jeune fille : Vous marchez trop vite pour moi. Vous êtes fatigant à la fin !

Le policier : C’est que j’ai hâte d’être arrivé et de me boire un bon petit café.

La jeune fille : Nous y voilà, arrivés ! Cela nous fait une belle jambe ! Regardez, c’est fermé !

Le policier : C’est incroyable, cela. Quatre ans que je travaille ici, pas un jour de grève jusque là et il faut que ce soit fermé justement le jour où je réalise ma première arrestation en solo.

La jeune fille : Il y en a qui ont de la poisse et d’autres non. Je crois que vous et moi faisons partie de la catégorie des malchanceux.

Le policier : Je ne me suis jamais considéré comme malchanceux jusqu'ici. Etre inspecteur à mon âge, c'est brillant. Mon frère, qui est boxeur, ne s'en sort pas si bien. Moi, au moins, il y a des jours où je ne me fais pas taper dessus. Je crois que c'est vous qui me portez la poisse.

La jeune fille : Comme c'est aimable ! Puisque vous semblez décidé à rester planté là jusqu'à la fin des temps, asseyons nous au moins sur ce banc.

Le policier : Très bonne idée. Le commissariat va bien finir par rouvrir. C'est peut être une plaisanterie cette grève vu qu'après tout, nous sommes le premier Avril.

La jeune fille : Comme poisson d'avril, cela me paraît un peu gros. Mais il est vrai que le QI de la police ne m'a jamais paru très élevé.

Le policier : Parce que votre QI à vous l'est, peut être ? Si vous étiez si intelligente, vous ne vous seriez pas fait arrêter.

La jeune fille (haussant les épaules) : Bah, se faire arrêter, c'est moins pire que ce que je croyais, surtout quand le commissariat est en grève. (Elle se met à rire)

Le policier : Oui, évidemment. Mais ce n'est là qu'un sursis pour vous, ne vous faites pas d'illusion. (Il se touche le ventre) J'ai faim avec tout cela, moi. Quelle heure est-il ? (Il veut consulter sa montre) Ma montre ?!! On me l'a volé !

La jeune fille (riant de nouveau) : Et vous osiez prétendre que je n'étais pas douée ! Regardez donc là, dans ma poche.

Le policier : Ma montre ! C'est incroyable ! Je n'ai rien vu, rien senti. Je vous tire mon chapeau, cela relève de la prestidigitation. Comment me l'avez vous dérobé ?

La jeune fille : Cela ne vous regarde pas, secret professionnel ! Cela ne rimait à rien de vous voler votre montre. Pur réflexe de kleptomane, vous dis-je !

Le policier : Je commence à le croire. Cette montre n'a aucune valeur. Je l'ai gagné en tirant à l'arc dans une fête foraine.

La jeune fille : Vous savez donc bien tirer à l'arc ?

Le policier : Et comment ! Enfant, j'avais un déguisement de Robin des Bois et adolescent, tel Guillaume Tell, j'ai failli passer professionnel. Mais je me suis cassé le poignet en faisant du ski et, depuis, je suis un peu moins bon.

La jeune fille : Quel dommage ! (Elle claque des doigts) Mais, j'y pense, la menotte, cela doit vous faire mal au poignet ?

Le policier : Oui, assez, mais ne croyez pas pour autant que je vais vous l'ôter. Le devoir avant tout !

La jeune fille : Eh bien, je dois reconnaître que vous avez de la conscience professionnelle. Iriez vous

jusqu'à nourrir votre prisonnière ? Je commence à avoir faim, moi aussi.

Le policier : Je ne sais si... Vous savez, au Moyen Age, bien des prisonniers sont morts de faim dans leur cellule.

La jeune fille (ironique) : Mais vous, savez vous que le Moyen Age, c'était il y a dix siècles ?

Le policier : Très bien, on connaît son histoire ! Je crois qu'il y a une épicerie dans la rue là-bas. Allons voir si nous pouvons trouver quelque chose.

Ils se lèvent et marchent, le policier tirant la voleuse.

La jeune fille : Vous pensez qu'il y a une épicerie ? Moi, j'aurai cru qu'en quatre ans vous connaissiez le quartier.

Le policier : Vous êtes agaçante avec vos sarcasmes. C'est une nouvelle épicerie qui devait ouvrir cette semaine.

La jeune fille : Eh bien, j'ai l'impression qu'elle a du retard sur ce programme car il n'y a aucune lumière sous la porte.

Le policier : Hélas, vous avez raison. (Il lit) Fermé pour cause d'inventaire. Hé bien, tant pis, il va falloir jeûner.

Ils sortent lentement de scène, les yeux baissés et les épaules affaissées.

Scène 3

Les deux jeunes gens, toujours liés par les menottes, sont retournés s'asseoir sur le banc.

La jeune fille : La nuit tombe. Allons-nous dormir ici ?

Le policier : Une fois arrêtés, tous les malfaiteurs deviennent pessimistes. La situation n'a rien de si tragique.

La jeune fille : Je meurs de faim. Je n'ai rien mangé depuis midi.

Le policier (regardant sa montre) : C'est vrai qu'il est déjà vingt heures. Et même si nous trouvons un restaurant ouvert, nous ne pouvons pas manger avec les menottes...

La jeune fille : Ce serait franchement gênant. Je ne tiens pas à me ridiculiser en public.

Le policier : Moi non plus. D'ailleurs, je doute qu'un restaurant accepte de servir des menus à des clients menottés.

La jeune fille : Alors faites quelque chose. Puisque vous prétendez rééquilibrer mes actes, trouvez une solution.

Le policier (claquant des doigts) : J'ai une idée. J'habite juste en face. Allons dîner chez moi. Je vous enfermerais à clé et je vous attacherais les chevilles aux pieds d'une chaise puis vous retirerais les

menottes le temps que vous dîniez. Comme le commissariat est visible de mes fenêtres, nous pourrons y retourner dès que nous verrons qu'il sera rouvert. Cela vous convient-il ?

La jeune fille : Heu... je ne sais pas trop. Au vu de notre situation, c'est un peu étrange comme proposition.

Le policier : Croyez-vous que cela m'enchante ? Vous préféreriez que l'on aille chez vous peut-être ?

La jeune fille : Oh, non !

Le policier : Cela, c'est un cri qui vient du cœur. De toute façon, je ne veux pas me rendre au domicile d'un suspect sans mandat de perquisition. Après, vous pourriez me faire un procès en m'accusant d'avoir pénétré chez vous illégalement. Dans notre métier, on n'est jamais trop prudent. (Pendant quelques instants, il observe à la dérobée la jeune fille qui reste silencieuse) Alors vous acceptez ?

La jeune fille (le regarde quelques secondes droit dans les yeux puis se décide) : Après tout, oui. C'est d'accord. Un repas gratuit, cela ne se refuse pas.

Ils se lèvent.

La jeune fille : Etes vous bon cuisinier, au moins ?

Le policier : Et comment ! Je tiens cela de ma mère. J'ai gagné le cinquième prix du concours de pâtisserie du XIV^{ème} arrondissement cette année.

La jeune fille : Avec quelle friandise ?

Le policier : Un nabab au rhume, une création personnelle. Mm ! (Il passe sa langue sur ses lèvres)

La jeune fille (faisant de même) : Miam !

Ils quittent la scène, la jeune fille ne faisant cette fois aucune difficulté à avancer.

Scène 4

Intérieur minimaliste de l'appartement du policier. Une table, des chaises, un vieux divan.

La jeune fille : C'est modeste chez vous. Il n'y a pas grand chose à voler.

Le policier : Lorsque l'on reçoit un invité comme vous, cela vaut mieux. Croyiez vous donc que mon salaire me permettait un ameublement luxueux ?

La jeune fille : Je ne sais pas. J'imaginai quelque chose de plus coquet, de plus raffiné, animé d'une touche féminine.

Le policier : On dit que l'uniforme attire les femmes mais cela relève du mythe. Toutes les femmes à qui j'ai révélé ma profession roulaient des yeux affolés. Elles avaient l'air convaincu que j'allais les mettre sous les verrous séance tenante.

La jeune fille (ironique) : Non ?!! Comme c'est bizarre ! Figurez vous que j'ai exactement la même impression.

Le policier : J'en ai assez de vos sarcasmes à la fin. Mon métier est déjà assez difficile sans que vous éprouviez le besoin de vous moquer de moi et de me rabaisser à tout instant. Asseyez vous là que je vous attache les chevilles.

Il le fait et lui ôte les menottes puis s'éloigne.

Le policier : Je vais à la cuisine faire à manger. Lisez le journal en attendant. N'essayez pas de vous détacher les chevilles. De toute façon, la porte d'entrée est verrouillée et vous ne pourriez pas vous enfuir par la fenêtre. Nous sommes au troisième étage.

La jeune fille : Bien, chef !

Elle prend le journal sur la table de la salle à manger et le feuillette puis avise un verre et se verse à boire. Le policier revient avec un second couvert.

Le policier : Surtout, buvez dans mon verre, je ne vous dirai rien !

La jeune fille : C'est que vous m'avez fait beaucoup parler. Je n'ai pas l'habitude de parler autant, cela donne soif.

Le policier : Eh bien, buvez, mais de l'eau. De quoi aurais je l'air si je vous ramenaiss saoulé au commissariat ?

La jeune fille : Aie-je vraiment l'air d'une ivrogne ? Quelle opinion fâcheuse vous avez de moi décidément !

Le policier : Excusez-moi.

Il sort de nouveau. La jeune fille jette quelques regards inquisiteurs autour d'elle puis verse un peu de vin dans son eau et l'avale précipitamment. Le policier revient avec une soupière fumante.

Le policier (posant la soupière sur la table) : Là ! Une bonne soupe aux oignons, j'espère que vous aimez cela.

Il la sert.

La jeune fille (portant une cuillère à ses lèvres) : Vous avez oublié le sel. Et c'est trop chaud ! Vous voulez m'ébouillanter ou quoi ? Apportez-moi du sel et du lait !

Le policier : Vous pourriez le demander gentiment. Je ne suis pas à votre service !

Il sort. La jeune fille en profite pour verser du vin dans sa soupe. Il revient avec le sel et le lait.

Le policier : Voilà. J'étais perturbé. Je n'ai pas reçu quelqu'un à dîner depuis plus d'un an. Tout ceci est un peu soudain.

La jeune fille (espiègle) : Dîtes tout de suite que je tombe comme un cheveu sur la soupe !

Le policier : Je n'irai pas jusque là. (Il se lève et va à la fenêtre) Le commissariat est toujours fermé. Cela n'a pas l'air d'une blague.

La jeune fille : Cela n'en n'est pas une. Lisez donc le journal. (Elle lui tend)

Le policier (lisant) : Compression d'emplois dans la police. L'excès de policiers nuit à la justice, des

commissariats trop petits, la justice ne suit plus... (Il repose le journal et s'adresse à elle) La situation me semble très chaotique. Habituellement, je préviens les grèves, je surveille les manifestations pour qu'elles ne dégénèrent pas mais je n'ai jamais été en grève moi même.

La jeune fille : Il n'est pas trop tard pour vous y mettre. Cette soupe m'a mise en appétit. Qu'y a-t-il après ?

Le policier : Je ne sais pas. Je ne mange pas beaucoup le soir d'habitude. Seul, on n'a pas d'appétit. Je peux faire une omelette si vous le souhaitez.

La jeune fille : Oui, merci. Je suis contente de savoir que vous n'êtes pas en grève en tant que cuisinier aussi.

Il sort. La jeune fille se ressert en vin et boit. On entend des coulisses un "Zut ! J'ai fait tomber la coquille dedans ! Oh, tant pis, elle ne va peut-être pas le voir" et peu après, le policier revient avec une omelette dans une poêle.

La jeune fille (goûtant) : Vous avez encore oublié le sel et il y a plein de bouts de coquille...

Le policier (d'un air contrit) : C'est que je n'ai pas fait d'omelette depuis longtemps. Je me fais parfois un œuf à la coque mais c'est tout.

La jeune fille : Vous auriez bien besoin d'une femme pour s'occuper de vous. Je... je...

Le policier : Que vous arrive-t-il ?